HAL open science

Lettre à un jeune historien

Patrick Boucheron

To cite this version:

Patrick Boucheron. Lettre à un jeune historien. Bérard, Reine-Marie; Girault, Bénédicte; Rideau-Kikuchi, Catherine. Initiations aux études historiques, Nouveau Monde, pp.7-17, 2020. hal-03263915

HAL Id: hal-03263915

https://hal.science/hal-03263915v1

Submitted on 17 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lettre à un jeune historien

Patrick Boucheron

Je ne sais pas où vous êtes ni qui vous êtes. Je vous imagine et vous espère. Vous êtes celui – ou celle, bien évidemment, puisque c'est l'un des rares effets heureux de notre temps que d'inclure de manière plus volontaire l'apport des femmes – qui envisagez sans déplaisir la possibilité de faire de l'histoire. Ou, comme le promet le titre de ce manuel d'un genre nouveau, de vous initier aux études historiques. Je vous y souhaite la bienvenue.

Je ne chercherai ni à vous séduire ni à vous convaincre, seulement à vous prévenir sans vous décourager. J'ai souvent eu l'occasion de définir ainsi ma responsabilité : devenir historien, c'est être redevable à la jeunesse. Pas seulement parce que, dans l'exercice concret de leur métier, la plupart des historiennes et des historiens enseignent leur savoir à de plus jeunes qu'eux et doivent ainsi se hisser à la hauteur de ce privilège qui consiste à ne pas se laisser enfermer par la barrière des générations. Mais parce que, faisant cela, les historiennes et les historiens s'adressent à leur propre jeunesse, tentant là encore de ne pas s'y montrer infidèles.

C'est mon cas : je tâche de ne point trop décevoir le jeune homme que je fus. Je m'adresserai donc à lui aussi, à ce jeune historien qui me regarde aujourd'hui, narquois sans doute, impitoyable je l'espère. Ou plus précisément, je m'adresserai à celui qui en moi – je le connais très bien, il me parle souvent et son avis m'importe grandement – aurait pu ne pas devenir historien, et ne s'en porterait pas plus mal. Je le ferai en me souvenant que j'ai longuement hésité, que cette hésitation n'était pas un dilemme déchirant, que rien d'impérieux ne m'a poussé à faire ce que j'ai fait, et que l'on ne doit surtout pas avoir honte de cette indécision.

C'est aux historiennes et aux historiens engagés dans ce projet collectif de vous convaincre. Suivez-les, faites-leur un peu confiance – un peu, c'est déjà beaucoup : l'exercice de l'histoire ne réclame ni adhésion aveugle à un corps de doctrines ni dévotion au talent de qui les profère. Au contraire, si l'on peut aimer l'histoire, c'est en tant qu'elle est une manière d'exercer prudemment sa gratitude, en n'abdiquant jamais sa capacité critique de mise en doute. Elle nous apprend à nous défaire de nos certitudes, à ne pas adhérer à nos propres convictions – c'est-à-dire à ne pas croire vraie une opinion au seul motif que c'est la nôtre. Elle ne réclame rien d'autre de nous que cela : une certaine agilité dans l'art de changer de points de vue, ce qui est une autre manière de dire qu'elle est un art de lire – et, ajouterait Nietzsche, de lire lentement.

LIRE POUR SE DÉLIER DE CE À QUOI L'ON CROIT, LIRE POUR SE RELIER À D'AUTRES VIES QUE LA NÔTRE. Cela commence ainsi, et voici pourquoi l'on peut sans contradiction évoquer l'exercice de l'histoire comme un élan de générosité et comme une hygiène de l'inquiétude. Dans les deux cas, par des gestes simples, on sort de soi – je veux dire de son temps et de son moi, l'un et l'autre inévitablement étriqués. Dans les deux cas, on réalise la promesse de Goethe : s'augmenter et s'animer. Par des gestes simples, j'insiste : c'est important, comme vous allez le comprendre au fur et à mesure des pages qui viennent. Pourtant, en me risquant à écrire une « lettre à

un jeune historien », j'affronte toute honte bue le ridicule d'une référence à ce texte bref mais immense que sont les *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke – qui demeure pour beaucoup de jeunes gens aujourd'hui une lecture inoubliable. Dans ce recueil, dix missives écrites entre 1903 et 1908 pour un certain Franz Xaver Kappus qui l'a sollicité mais qu'il ne connaît pas, Rainer Maria Rilke s'adresse à plus jeune que lui. Il n'est pas encore très vieux – 27 ans – mais se sent fragile, « non pas malade à vrai dire, mais accablé d'une lassitude qui tenait de l'influenza et me rendait incapable de quoi que ce fût[1] ». *Influenza* est le nom de l'épidémie de grippe qui rôdait alors : « écrire me pèse. Prenez donc ces quelques lignes pour beaucoup plus ». Fort de cette faiblesse, Rilke conseille à son correspondant de chérir la patience et de supporter la difficulté : « efforcez-vous d'aimer *vos questions elles-mêmes,* chacune comme une pièce qui vous serait fermée, comme un livre écrit dans une langue étrangère ».

Voici pourquoi ce texte qui n'affecte aucune indulgence envers son jeune destinataire est à la fois impitoyable et bienveillant, voici pourquoi il est de ceux qui nous augmentent et nous animent : car c'est – voilà notre mot – un grand texte d'*initiation*. Cette initiation n'est pas une conversion, mais une révélation à soi-même. Elle passe par l'acceptation d'une haute et indicible solitude (« il nous devient de plus en plus clair qu'elle n'est pas une chose qu'il nous est loisible de prendre ou de laisser. *Nous sommes solitude.* ») et c'est à ce prix qu'elle conduit à l'émancipation. S'émanciper signifie ici ne pas se méfier du monde. « Nulle trappe, nul piège ne nous menace. Nous n'avons rien à redouter. Nous avons été placés dans la vie comme dans l'élément qui nous convient le mieux. » Voici pourquoi les *Lettres à un jeune poète* sont un viatique pour le « vouloir écrire », comme le disait Roland Barthes. Rilke a accompagné des générations de poètes en les sommant de se livrer à la terrible épreuve de la nécessité : « "Suis-je vraiment contraint d'écrire ?" Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : *"Je dois"*, alors construisez votre vie selon cette nécessité. »

Pas de panique : l'histoire ne réclame rien de tel. C'est une discipline, un exercice si vous préférez. J'ai pu jadis parler de la possibilité de « faire profession d'historien », mais si la connotation du mot vous gêne (je répète que je n'ai jamais eu de vocation, au sens où je n'ai été appelé par personne, que je n'ai pas prononcé de vœu, et qu'aujourd'hui encore je ne voue nullement ma vie à l'histoire), disons simplement un métier, et nous sommes quittes. D'ailleurs, la correspondance de Rilke s'achève dans la satisfaction de voir le jeune poète « dans ce métier stable, avec ce grade, cet uniforme, ce service, toutes choses tangibles et bien délimitées[2] » qui le rapproche de l'art. Il est devenu militaire. « Dans tout ce qui répond à du réel on lui est plus proche que dans ces métiers ne reposant sur rien de la vie, métiers dits artistiques, qui, tout en singeant l'art, le nient et l'offensent[3] »

C'est donc là que nos chemins bifurquent. C'est ici que se sépare le jeune poète du jeune historien que vous êtes. Le conseil de Rilke vous concerne en partie : l'exercice de l'histoire ne doit pas mimer l'acte de création et s'il y a une poétique de l'histoire, ce n'est pas au prix d'une échappée belle qui s'affranchirait de manière désinvolte et légère des règles de la méthode, mais pour peu au contraire qu'on les fasse sienne. L'histoire ne devient accueillante à ce qui la déborde qu'en se montrant intraitablement ce qu'elle est : un métier, rien qu'un métier, mais pleinement un métier. En revanche, nul ne vous demandera ici de vous enrôler dans quelque troupe que ce soit, et l'initiation dont il sera question ne consiste pas davantage à intégrer une religion à mystères. Il n'y a pas de secrets d'histoire, seulement des savoir-faire, des techniques, des procédures pour produire des savoirs nouveaux et les rendre socialement disponibles : autant de gestes simples, ai-je dit, qui constituent une méthodologie.

Car il n'y a pas non plus de philosophie de l'histoire en dehors de la manière dont elle se fait : l'histoire est sa propre philosophie, en tant qu'elle est une méthode. Or cette méthode est à la fois très robuste, presque immuable dans ses grands principes, et toujours à reconstruire. J'aime beaucoup l'idée qu'un manuel aussi innovant que celui que vous avez entre les mains

puisse porter un titre à ce point vintage : *Initiation aux études historiques*. Il y a cent ans, un tel livre aurait pu s'intituler pareillement. Il aurait d'ailleurs été très différent, mais pas totalement différent. Si nous relisons aujourd'hui L'introduction aux études historiques de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, paru en 1898, et qui servit de discours de la méthode à plusieurs générations historiennes, nous nous y retrouvons en grande partie. On ne pourrait dire la même chose d'un précis de médecine ou de physique qui lui serait contemporain. Telle est la force de la discipline historique : son savoir est cumulatif, il ne se laisse pas périmer si aisément, ces grands paradigmes sont relativement stables.

EN HISTOIRE, LE TRAVAIL PAIE. Je tiens cette force pour éminemment démocratique et c'est, en tant qu'enseignant, ce qui me l'a rendue profondément aimable. On pourrait dire les choses simplement : en histoire, le travail paie. Il suffit d'apprendre les règles du métier, et le métier rentre. Autrement dit, on n'est pas condamné au génie. D'un travail historique fiable, honnête mais sans éclat, on dira sans ironie qu'il a le mérite d'exister – et ce mérite s'exprime par le fait que cette contribution érudite saura se montrer serviable à d'autres. Imagine-t-on une « poésie qui mériterait d'exister » ? La poésie (et d'une manière générale toute activité de création, y compris de création théorique) n'existe que si elle est singulière et renversante. Du fait de sa technicité, le savoir historique peut toujours apporter une contribution individuelle à une œuvre collective. S'il est correctement mené, avec patience et probité, il ne sera jamais inutile, et ce dès le départ. N'est-ce pas une bonne nouvelle ? En tant qu'historien débutant, vous vous posez les mêmes questions que celles que se posent vos aînés – il n'y en a pas d'autres qui vous seraient inconnues ou cachées. Mais les réponses que vous pouvez apporter à ces questions, aussi modestes soient-elles, ne vaudront pas seulement pour vous. Elles s'adresseront à tous et vaudront pour tous, y compris les plus chevronnés.

Nous sommes donc bien d'accord : il s'agit d'une initiation car elle mobilise ce que j'appelais tout à l'heure des gestes simples. Apprendre des opérations élémentaires, qui sont à la base du métier d'historien et qui le demeureront longtemps – aussi longtemps qu'on voudra bien faire l'historien. Car la langue française prend des grands airs qui, parfois, compliquent les choses. Je préfère le dire en italien : on n'est pas historien, on fait l'historien (*fare lo storico*), entendez qu'on la fabrique en la pratiquant. Cette initiation n'en est donc pas une au sens où l'entendent les ethnologues, définissant une classe d'âge par un rite de passage. D'abord parce que la méthodologie de l'histoire n'a rien de rituelle : on ne vous apprendra pas ici des gestes ou des procédures qui ne vaudraient que pour les jeunes historiens et que l'on pourrait abandonner par la suite. Si vous poursuivez, vous en apprendrez d'autres, mais vous n'oublierez pas ceux-là. Car cette initiation ne consiste pas à devenir historien au sens où, une fois accompli, vous le seriez une fois pour toutes. On ne cesse jamais de devenir historien. Même à mon âge (le double de celui de Rilke au moment où il écrit ses *Lettres à un jeune poète*), on travaille toujours à ne pas cesser de l'être. Disons les choses autrement : les études médicales sont un préalable à l'exercice de la médecine. Il n'en va pas de même des études historiques : elles désignent à la fois l'apprentissage et la pratique de l'histoire. Bref, l'initiation n'a pas encore commencé et n'aura jamais de fin. Et cela, pardon, mais je trouve aussi que c'est une bonne nouvelle.

L'ART DE SE SOUVENIR… En relisant le début de cette lettre, un doute me prend : que suis-je en train d'écrire ? Certainement pas ce que l'on attendait de moi. Aussi vous dois-je un aveu. « Qu'est-ce que l'histoire ? » est le titre du texte que je n'écrirai pas. Les codirectrices de cet ouvrage me l'avaient pourtant commandé ainsi. J'étais bien sûr intimidé par l'ampleur presque extravagante de la question, mais j'avais accepté l'exercice, comme une marque de confiance et d'amitié. Est-ce les trahir que de ne pas y répondre tout à fait ? Peut-être, et la dérobade ne serait alors imputable qu'à la lâcheté ordinaire, ou à cette vilaine manie

rhétorique qui consiste à ne jamais répondre tout à fait aux questions qu'on vous pose, mais à « questionner la question ». On vous a fait le coup, à vous aussi ? Je me souviens très bien, pour ma part, du moment où j'ai découvert l'existence de cette petite rouerie qui, tout en se drapant dans les atours glorieux de la maïeutique socratique, ne consistait le plus souvent qu'à un prudent retour à l'envoyeur. C'était en classe terminale, lors d'un cours de philosophie. Questionner la question pour ne pas y répondre : voici ce qui me semblait alors le fin du fin, la manière la plus habile et la plus élégante d'affirmer un rapport critique au monde.

Or l'histoire, comme discipline, doit entretenir un rapport critique au monde. Elle travaille fondamentalement à le dénaturaliser, c'est-à-dire à comprendre comment il aurait pu être différent de ce qu'il est. En ce sens, elle est un art de l'émancipation, puisqu'elle s'adresse à des intelligences singulières, en tâchant de les délier des fatalités qui les contraignent, et qui n'ont pas d'autre existence que celle qu'on leur prête de manière trop généreuse. Autrement dit, le temps passé n'est pas une prison de longue durée ; il n'enferme que ceux qui ne le connaissent pas assez pour y repérer ses potentialités. Faire de l'histoire, c'est ouvrir le temps à ses devenirs possibles, c'est donner à voir – je veux dire à imaginer et à comprendre – cette gamme bien plus large qu'on le croit des potentialités de l'agir humain. Tout n'est pas toujours possible pour tout le monde, en tout lieu et en tout temps, mais puisque l'histoire n'est jamais écrite par avance, elle nous enseigne l'art de se souvenir de ce dont les femmes et les hommes, en société, sont capables.

Dire cela, ou le dire ainsi, c'est sans doute aller à contrepente de l'histoire même de la discipline. La professionnalisation du métier d'historien fut solidaire, à la fin du XIXe siècle, de la reconnaissance de son rôle social dans l'affirmation des identités collectives – en l'occurrence, le plus souvent, nationales. « C'est ainsi que l'histoire, sans se proposer d'autre but et d'autre fin que le profit qu'on tire de la vérité, travaille d'une manière secrète et sûre à la grandeur de la patrie en même temps qu'au progrès du genre humain », écrivait Gabriel Monod dans l'article inaugural de la *Revue historique* en 1876, revue qui allait devenir l'organe quasiment officiel de l'école méthodique. On fustigera plus tard la naïveté scientiste des « positivistes » (raillés pour leur crédulité envers la positivité des faits historiques), mais il faut répéter ici que leur méthode est toujours, pour l'essentiel, la nôtre aujourd'hui. Elle s'est développée dans des institutions qui sont, elles aussi, toujours les nôtres – au sens où elles nous protègent et réclament de nous qu'on les défende. Qu'on le veuille ou non, qu'on en ait conscience ou pas, ce sont ces institutions qui travaillent « de manière secrète et sûre » à maintenir ce projet politique fondateur. Et si la profession de foi de Gabriel Monod en la vertu patriotique et morale de l'histoire peut nous étonner, sommes-nous certains de penser si différemment que lui dès lors que l'on troque, par exemple, l'amour de la nation pour l'espérance révolutionnaire ?

Dire que l'histoire ne s'adressera qu'à des intelligences singulières revient donc à couper l'herbe sous le pied à celles et ceux qui tentent de l'instrumentaliser, aujourd'hui encore, et d'un bord à l'autre de l'échiquier politique, pour conforter des certitudes, consolider des identités, rassurer sur des permanences et des fatalités en dressant des généalogies au cordeau. Demandez-leur ce qu'est l'histoire, et vous obtiendrez sans doute une réponse tranchante, ne laissant aucune part au doute. Si je dis pour ma part que je ne sais pas ce qu'est l'histoire, mais que je peux tenter d'interroger cette question elle-même, je ne fais pas que me dérober dans un artifice rhétorique. Au contraire, je prends position – sans louvoyer, je me place face au motif.

D'ailleurs, vous allez en prendre conscience au fur et à mesure de cette « initiation », l'exercice de l'histoire emprunte aussi à la rhétorique : en nous penchant sur sa tradition ancienne, nous comprenons qu'il serait illusoire d'opposer l'art de dire à la démonstration scientifique, le premier relevant d'une littérature qui viserait à tromper son monde en le couvrant d'atours vaporeux quand la seconde dévoilerait la vérité dans son impeccable nudité. En réalité, c'est précisément parce qu'elle est un discours de savoir – c'est-à-dire qu'elle est à la fois une science et une littérature et que si elle s'écarte de la littérature,

c'est seulement avec des moyens littéraires qu'elle peut nous convaincre – que l'histoire use de cette rhétorique. Une rhétorique qui demeure alors ce qu'elle était pour Aristote, « l'éclat nécessaire au brillant de la vérité ».

Or quelle est cette vérité ? Celle, bien plus ancienne que le XIXe siècle, de l'histoire elle-même, qui se fonde dans l'indétermination de ses buts et de ses moyens. On pourrait certes dire que les grands récits du passé ont toujours été des discours d'escorte du pouvoir, l'histoire se ramenant à un art d'acclamer les puissants. Mais l'inverse est parfois vrai : combien sont les historiens qui, de Thucydide à Machiavel, ont fait de l'histoire une pratique dissidente consistant à mettre en doute les fondements mêmes de l'autorité ? Ne croyez pas ceux qui disent que l'histoire est écrite par les vainqueurs. D'abord, quand c'est le cas, ce ne sont souvent pas les vainqueurs eux-mêmes, mais ceux qui les accompagnent qui la produisent – et ce qu'ils produisent alors est moins une histoire qu'une mémoire. « Rien n'aiguise l'esprit de l'historien comme la défaite », écrivait à la fin de sa vie l'historien marxiste anglais Eric Hobsbawm. J'aime profondément cette phrase, et pas seulement parce qu'elle est consolante, mais parce qu'elle ouvre la possibilité d'une histoire écrite par les vaincus. Elle le fut parfois, également.

Voici pourquoi on ne perd jamais totalement son temps en faisant de l'histoire. Car c'est aussi une manière de faire jouer contre un passé qui nous encombre (en l'occurrence ici le passé de la discipline historique elle-même depuis le XIXe siècle, un passé toujours actif, un passé qui ne passe pas) d'autres passés plus anciens, mais toujours susceptibles d'être réactualisés. Ainsi donc, en refusant – poliment, vous l'avez remarqué, mais fermement – de répondre à la question « Qu'est-ce que l'histoire ? », je rejoins une tradition plus vénérable encore que celle qu'on nous présente comme immuable (c'est toujours ainsi avec les conservateurs : ce qu'ils prétendent vouloir conserver est plus récent qu'ils ne le pensent). Cette tradition fonde la pratique de l'histoire dans l'indétermination même de son objet, refusant de décréter par avance un sens à l'histoire – c'est-à-dire à la fois une direction (le temps serait orienté par quelque chose qui lui serait extérieur, que ce soit la providence, le progrès ou la décadence) et une finalité (les historiennes et les historiens devraient se conformer à la fonction qu'on leur assigne).

L'INDISCIPLINE ET LA LOYAUTÉ. Voici pourquoi je suis bien incapable de répondre à la commande initiale et d'écrire le chapitre « Qu'est-ce que l'histoire ? » d'un manuel intitulé *Initiation aux études historiques*. Voici pourquoi je vous écris cette lettre, bien navré de me dérober à cette tâche, mais délivré pourtant d'une culpabilité excessive. Car l'histoire est bien cette discipline qui n'exige qu'une seule chose de nous : qu'on prenne avec elle toutes les libertés. En se montrant indiscipliné avec elle, on affirme hautement sa loyauté envers elle. Car la pratique de l'histoire ne tolère pas de discours surplombant qui la précède et la contraint. Elle n'accepte pas qu'on dise par avance ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, et qu'on le dise du ton hautain de ceux qui affectent de la penser de haut, comme une épistémologie hors sol. Une fois de plus : l'histoire ne se connaît pas d'autre philosophie que sa méthode. Elle se pense en se faisant, et se faisant, elle se repense sans cesse.

On ne sépare plus aujourd'hui l'histoire de l'historiographie, et c'est tant mieux. Car l'on sait désormais qu'en écrivant l'histoire, on noue toujours deux récits, le premier racontant ce qui s'est passé, le second exposant ce qui nous autorise à le raconter ainsi. Tout récit historique se double ainsi de sa propre intrigue théorique. Alors poursuivez votre lecture, entrez dans la matière, commencez, recommencez. La réponse à la question « Qu'est-ce que l'histoire ? » ne peut se trouver dans un chapitre liminaire. Mais elle est partout ailleurs, et de plusieurs manières. Elle surgira à chaque fois que vous accomplirez les gestes simples, ou d'autres plus complexes, dont on vous parlera dans les chapitres qui suivent. Voici pourquoi je vous écris avec confiance. Vous trouverez cette réponse, vous la perdrez, et la retrouverez encore. Elle ne sera que pour vous, et pour un temps seulement. Car elle n'apparaîtra que pour ouvrir d'autres questions, que vous vous efforcerez d'aimer

comme *vos questions elles-mêmes*, ainsi que l'écrivait Rilke, « chacune comme une pièce qui vous serait fermée ».

LE RÉGIME DE VÉRITÉ DES HISTORIENS. Je pourrais m'arrêter là, vous laissant à votre solitude et à votre liberté de lecteur, au seuil de cette initiation qui demeurera, je vous le souhaite, joyeusement inachevée. Car ce que je nomme l'inquiétude de l'histoire n'est rien d'autre que ce principe actif qui la met en mouvement. Oui, je pourrais m'arrêter là, mais ce serait oublier alors combien l'exercice de l'histoire peut être aussi une expérience collective, ou du moins de mise en partage des singularités. Alors faisons un premier pas ensemble si vous le voulez bien, tentons une expérience en faisant le geste le plus élémentaire qu'on puisse imaginer aujourd'hui en termes de recherche : saisissons « Qu'est-ce que l'histoire ? » sur un moteur de recherche, et observons ce qui sort.

Cette expérience n'en est pas vraiment une au sens rigoureusement scientifique du terme, puisqu'elle n'est pas reproductible : on sait que les requêtes sur Internet donneront des résultats différents en fonction du moment où on les lance, mais aussi en fonction de l'historique de notre propre navigation, du fait des algorithmes qui orientent la recherche à notre insu. Voici au passage pourquoi la navigation sur Internet n'a pas, épistémologiquement, la même valeur qu'une recherche bibliographique – et peu importe ici que cette bibliographie soit accessible matériellement ou virtuellement. Car lorsqu'on indique à un étudiant une ressource numérique (par exemple en lui signalant la référence d'un article dans une encyclopédie en ligne participative de type *wiki*), on le guide vers un texte instable qui ne cesse de se transformer. Telles sont à la fois la force et la limite d'Internet.

Je m'égare ? Pas tant que cela : nous voici au contraire en plein dans notre sujet : faire une recherche sur Internet aujourd'hui et observer ce qui en sort, c'est réaliser une opération expérimentale au sens où les progrès fulgurants des sciences physiques du début du XXe siècle (notamment du fait de la théorie de la relativité) en ont profondément bouleversé la signification. Car nous savons désormais, où nous devrions savoir, que l'objet observé varie en fonction de la position de l'observateur, dans le temps et dans l'espace. Tout l'effort des sciences de l'homme, l'histoire bien entendu, mais aussi l'ethnologie, la psychanalyse, la sociologie et tant d'autres, aura été, depuis un siècle, de travailler à se rendre contemporain de cette révolution épistémologique. Et voici pourquoi la règle de base la plus constante de la recherche historique consiste à expliciter systématiquement les points de vue à partir desquels s'observent les faits historiques, c'est-à-dire, très concrètement, à contextualiser, localiser et identifier la source des énoncés qui constituent autant de vestiges du temps passé.

Reprenons donc : si *je* saisis « Qu'est-ce que l'histoire ? » sur *mon* ordinateur *aujourd'hui*, voici ce que j'observe, ce lundi 4 mai 2020, un peu après 18 heures : la première définition qui vient est celle de Henri-Irénée Marrou, « Qu'est-ce donc que l'histoire ? Je proposerai de répondre : *L'histoire est la connaissance du passé humain*[4] . » Elle est extraite d'un livre intitulé *De la connaissance historique*, paru en 1954, constamment réédité depuis. On pourrait croire que la parution du retentissant *Comment on écrit l'histoire* de Paul Veyne en 1971 – retentissant, car joyeusement provocateur, et porté par la vague anti-autoritaire de Mai 1968 – a fait prendre de l'âge à l'ouvrage bien plus sage de Marrou, spécialiste de saint Augustin et de l'Antiquité tardive. Il n'en est rien. Pas seulement parce que Paul Veyne, antiquisant comme lui, et travaillant sur un sujet (l'évergétisme romain) dont Marrou est l'inventeur, lui rend volontiers hommage dans son livre, ne serait-ce que pour avoir affirmé avec vigueur les limites de l'objectivité historienne – reprenant en cela d'ailleurs les thèses plus classiques encore de Raymond Aron. Si Veyne ne périme pas Marrou, c'est pour une raison plus profonde encore : parce que c'est une science de l'homme, l'histoire produit un savoir cumulatif, certes, mais dont les couches les plus récentes ne recouvrent pas entièrement les plus anciennes. On n'écrit pas l'histoire pour remplacer des écrits plus anciens, on écrit l'histoire pour s'inscrire dans une conversation infinie, où hier n'a pas toujours tort par rapport à aujourd'hui.

Voici pourquoi l'histoire est le meilleur remède contre l'arrogance du présent. Parce qu'écrire du neuf ne fait pas prendre du vieux à l'ancien mais permet au contraire de le rendre contemporain, de donner une nouvelle actualité aux choses du passé. Et ce qui vaut pour les textes vaut aussi pour les générations. Peut-être comprenez-vous mieux alors ce que je voulais dire en parlant de cette exigence, qui est une éthique professionnelle davantage qu'une obligation morale : être redevable à la jeunesse sans récuser la tradition. J'étais donc heureux qu'une requête simple sur mon ordinateur me renvoie aujourd'hui à un livre ancien, paru plus de dix ans avant ma naissance, mais que j'ai toujours eu dans ma bibliothèque d'étudiant. Je le reprenais donc, pour tenter de contextualiser cette définition faussement banale de l'histoire comme connaissance du passé humain. Connaissance, et non pas narration, comme le soutiendra plus tard Paul Veyne pour qui l'histoire est le récit vrai de faits passés que l'on reconstitue à partir des traces laissées par des intrigues. Dans la suite du texte, Henri-Irénée Marrou glose sa définition : « on pourrait peut-être préciser utilement "la connaissance *scientifiquement élaborée* du passé", si la notion de science n'était elle-même ambiguë[5] ». Sa démonstration est ici empreinte d'une inquiétude qui nous est devenue très contemporaine quant au régime de vérité de la scientificité elle-même. On voit qu'elle vaut aussi pour ce qu'elle évite prudemment – l'histoire est la connaissance du passé humain dans son ensemble et non seulement des faits du passé humain. Cette précision serait « inutile si "faits", s'opposant au fantaisiste ou à l'imaginaire, signifi[ait] simplement réalité ; infiniment suspect si par là on gliss[ait] à exclure les idées, les valeurs, l'esprit[6] ».

Là encore, la remarque est pleine de sagesse, quand on sait aujourd'hui que certains veulent réserver aux seuls « faits objectifs » le régime de vérité des historiens. Car dire que l'histoire s'écrit subjectivement – qu'elle s'écrit donc depuis un certain point de vue que l'on se doit d'expliciter – ne revient pas à dire que tout se vaut en matière de discours sur le passé. Au contraire : l'exercice de l'histoire consiste à borner l'arène des hypothèses collectivement recevables, arène à l'intérieur de laquelle peut se dérouler le conflit des interprétations. Ce qui en est exclu n'est pas seulement des faits invérifiables ou inexacts, mais des interprétations injustifiables. Chacun sait aujourd'hui, quand il est si difficile de lutter collectivement contre les mensonges, les rumeurs et les négationnismes, combien il est naïf de prétendre opposer les faits objectifs aux interprétations subjectives. En affichant avec suffisamment de transparence et d'honnêteté vos procédures, vos preuves et vos points de vue, vous devrez, comme historien, renoncer à une fausse objectivité pour un idéal moins chimérique mais plus exigeant encore : la probité. Elle seule permet de s'accorder sur nos désaccords, qui rendent la pratique de l'histoire fondamentalement démocratique. Car je me dois d'insister : si l'histoire peut devenir un art de l'émancipation, c'est par sa pratique même et non par les discours politiquement explicites dont elle se chargerait indûment.

C'est ainsi avec l'histoire : on tire un fil, et toute la pelote vient avec. Je pourrais ainsi continuer pendant des pages et des pages à commenter une seule phrase, apparemment anodine, de ce livre, apparemment inoffensif, de Henri-Irénée Marrou – et c'est toute l'historiographie qui serait alors convoquée. L'effet eût été le même avec un autre fil, dévidant d'autres gloses à partir d'une autre citation – celle que vous pouvez trouver en faisant vous-même cette même expérience, depuis votre propre point de vue – mais la pelote reste toujours la même car il s'agit toujours d'histoire, et que celle-ci se définit à la fois par la variété presque infinie des discours qu'elle suscite et par le répertoire plus limité des gestes et des procédures qui en définissent la pratique.

J'aurais d'ailleurs pu être davantage innovant et, délaissant les textes, m'attacher aux vidéos vers lesquelles la même requête conduit en la saisissant sur un moteur de recherche. Dans mon cas, et aujourd'hui, deux vidéos apparaissent en tête de liste. La première date de 1972. C'est l'extrait d'un documentaire télévisé qui met en scène, de manière un peu compassée, Fernand Braudel dans l'ancienne salle de lecture de la Bibliothèque nationale de France qui, dit-il, le place « hors du temps, dans sa jeunesse ». La seconde (« C'est quoi l'histoire ? ») date de 2016 et s'adresse plus directement à la jeunesse,

puisque c'est l'une des vidéos de Benjamin Brillaud pour sa chaîne *Nota Bene*. Il serait facile d'opposer le youtubeur vedette fort de son million d'abonnés à celui qui consentait jadis qu'on l'appelle avec quelque gourmandise « le pape de la nouvelle histoire ». On pourrait comparer ces deux types de notoriété, ou remarquer que dans les deux cas celle-ci construit une forme discrète mais assez sûre d'autorité sur la discipline (assez masculine d'ailleurs, cela ne vous aura pas échappé). Mais en comparant les deux discours – qui dans les deux cas reposent sur l'indétermination de la discipline historique – on pourrait tout aussi bien remarquer que, si le monde de Braudel n'est plus le nôtre, il continue à s'adresser à nous, tandis que, si l'élargissement des usages sociaux de l'histoire constitue bien notre monde d'aujourd'hui, celui-ci n'est pas séparé de l'histoire longue de la discipline historique.

Tirer le fil, donc, quel qu'il soit, et sans préjuger de la dignité ou de la nouveauté du brin dont on se saisit : c'est dans le mouvement même de ce déroulement narratif et théorique que s'invente et se réinvente sans cesse la pratique de l'histoire. Car celle-ci est l'art de se ménager des surprises, en déplaçant les catégories de l'inédit et du banal, du surprenant et de l'ordinaire, du familier et de l'étrangeté. S'initier aux études historiques revient donc à restaurer sans cesse sa capacité d'étonnement, à la déplacer, à la dépayser. Et si je m'étonnais de voir surgir, en première intention, cette phrase de Henri-Irénée Marrou, c'est pour une raison bien personnelle que je dois dire à présent : c'est que je fis cours à des étudiants de votre âge, à partir d'une seule citation du même livre, De la connaissance historique : « Nous connaissons du passé ce que nous croyons vrai de ce que nous avons compris de ce que les documents en ont conservé[7] . » Il suffisait de la prendre à rebours.

CE QUE LES DOCUMENTS ONT CONSERVÉ.

J'expliquais alors que dans l'histoire des sociétés humaines l'oubli est la règle et le souvenir l'exception ; si le temps n'est pas totalement perdu, si quelque chose du passé est parvenu jusqu'à nous, c'est que quelque chose s'est passé pour qu'il se conserve quelque part. D'où la nécessité de saisir la production, la transmission et la conservation documentaires comme un objet d'histoire en soi et non seulement comme une aubaine.

Ce que nous avons compris de ce que les documents ont conservé : il nous faut comprendre en effet, et cette compréhension engage une grande variété d'opérations intellectuelles, certaines techniques (lire, traduire), d'autres plus complexes (contextualiser, interpréter, comparer), dont la plupart ont une dimension morale, puisque comprendre au sens de « prendre avec », c'est aussi d'une certaine manière entrer en empathie avec le passé documenté.

Car tout cela ne vaut que si l'on ne récuse pas la documentation : *ce que nous croyons vrai de ce que nous avons compris de ce que les documents en ont conservé*. « Croire vrai », ce n'est pas seulement appliquer les règles de la critique interne et externe (vous apprendrez dans les pages qui suivent qu'elles sont sinon immuables du moins très anciennes, antérieures en tout cas à la professionnalisation du métier d'historien au XIXe siècle), c'est leur reconnaître un certain régime de vérité. On quitte ici le socle robuste de la méthode érudite pour une histoire bien plus instable : celle de l'inégale dignité documentaire que l'on daigne reconnaître à des sources, des problèmes ou des sujets.

On peut donc, en dépliant la formule en triptyque d'Henri-Irénée Marrou, comprendre la manière dont progresse la connaissance historique : par l'accroissement de la masse des documents conservés (découvertes archivistiques, production archéologique des archives du sol, histoire orale du temps présent), par l'élargissement du questionnaire historique qui permet de mieux les comprendre en leur posant de nouvelles questions, mais aussi par le crédit qu'on leur accorde en inventant de nouvelles méthodologies. Ainsi des objets d'histoire tenus pour négligeables, folkloriques ou indignes gagnent-ils progressivement en légitimité. C'est donc les changements de la condition historique elle-même – la manière que l'on a d'être dans son temps et de se laisser traverser par lui – qui constituent

le principal moteur des progrès de la connaissance historique. Encore une bonne nouvelle : il suffit de travailler pour devenir historien, mais c'est en se laissant travailler par l'histoire que l'on devient meilleur historien. Autrement dit, si l'histoire est un savoir cumulatif, le temps joue pour nous – je veux dire pour moi comme pour vous. Parce que je suis plus vieux, j'en sais peut-être plus que vous. Mais parce que vous êtes plus jeune, vous verrez mieux que moi. À vous de jouer maintenant.

IL Y A PLUSIEURS MANIÈRES DE SE FAIRE HISTORIENNE ET HISTORIEN. Au moment de conclure cette trop longue lettre, je m'avise de sa prudence peut-être excessive. Sans doute ai-je surtout cherché à ne point trop forcer mon propre enthousiasme. Peut-être est-ce un signe des temps : j'écris à un moment où nous avons de bonnes raisons de douter de l'utilité sociale des études historiques. Mais nous savons aussi que l'histoire se définit aussi par sa capacité à douter d'elle-même, et à se refonder sans cesse. Comment ne pas penser aujourd'hui à cette conférence que donnait Lucien Febvre, il y a un siècle, « L'histoire dans le monde en ruines » ? C'était en 1919, au sortir de la Première Guerre mondiale, et Febvre s'interrogeait : « Ai-je le droit, historien que j'étais, de reprendre ma besogne d'historien ? » Pourquoi faudrait-il « remuer des cendres les unes toutes froides déjà, les autres encore tièdes, les plus récentes presque chaudes – mais cendres toutes, résidu inerte d'existences consumées » quand d'autres tâches, « plus pressantes, plus utiles », nous sollicitent ? Une chose en tout cas était pour lui certaine : il était vain de « remettre à une vieille routine le soin de donner une place à l'histoire[8] ». Il a raison : qu'il y ait des historiens ne suffit pas à justifier l'existence de l'histoire, et on ne doit pas confondre la défense du métier d'historien avec celle de leur statut. Mais ne vous y trompez pas : si Lucien Febvre remettait radicalement en cause la possibilité même qu'il y ait une histoire, c'était pour travailler à la rétablir dans sa dignité, une dignité qu'il espérait retrouver dans le désintéressement et la curiosité. Il suffit alors que de plus jeunes acceptent de s'initier aux études historiques pour que celles-ci soient justifiées.

Voici pourquoi il me paraissait déplacé de postuler votre adhésion sans partage. Je m'adresse à vous qui m'intéressez parce que vous hésitez encore. Vous m'intéressez parce que vous n'avez pas décidé de vous intéresser de manière inconditionnelle aux études historiques. En tant qu'enseignant, j'ai vu arriver dans mes salles de cours des jeunes gens avec des convictions plus fermement chevillées au corps que celles qui m'avaient animé à leur âge. J'enseignais alors l'histoire du Moyen Âge à l'université. Parce qu'ils avaient découvert la période médiévale par une autre culture que la mienne – celles de l'*heroic fantasy*, des jeux de rôle, ou des reconstitutions historiques par exemple – certains de mes étudiants manifestaient un attachement à la période étudiée que je ne me connaissais pas. Je les observais en admirant leur allant, mais je ne les enviais pas. C'est que j'ai toujours préféré m'adresser à celles et ceux qui étaient plus dubitatifs face à, disons, « l'utilité et les inconvénients des études historiques ». On pourrait dire les choses simplement : il y a plusieurs manières de se faire historienne et historien, et aucune ne l'emporte sur les autres. C'est un peu mièvre, je vous avais prévenu, mais j'y vois une vertu que je persiste à qualifier de démocratique.

Pour ma part, je me souviens de ce qui m'a donné envie d'être historien – finalement, et sur le tard. C'est d'en avoir fréquenté quelques-uns et d'avoir envié leur manière de vivre. J'ai eu des professeurs que j'ai écoutés, que j'ai côtoyés, et j'ai eu envie, alors que j'avais 20 ans, de leur ressembler un peu. C'est aussi simple que cela. Pourquoi ? Parce que je les trouvais intéressants, drôles et entraînants. Surtout, plus profondément, parce que j'étais séduit par leur manière de conduire librement leur existence. Oui, c'est bien cela, si l'on ne devait retenir qu'un seul mot, ce serait celui-là : la liberté. Leur manière d'enseigner – c'est-à-dire à la fois de lire des textes, de marcher dans des villes, d'imaginer des rencontres inattendues, en un mot de se frayer un chemin – me semblait faire de l'histoire une promesse de liberté. Tout le reste est venu après. Je n'avais pas encore lu de livres d'histoire, ou si

j'en avais lu, c'était seulement pour m'informer – et je ne savais pas encore qu'on pouvait planter dans une prose historique quelque chose comme un art de la pensée. Non, ce qu'il y avait alors n'était rien d'autre que cela : des présences humaines.

Je vous souhaite donc d'heureuses rencontres, car telle est la plus belle des promesses de l'histoire. Mais je vous le disais en commençant cette lettre : je ne sais pas qui vous êtes ni où vous êtes. Aussi suis-je contraint de vous laisser en compagnie d'un ami invisible. Le plus grand peut-être, et le plus généreux : Jules Michelet. Exemple intimidant dira-t-on alors que je voulais tant éviter l'effet d'intimidation. Mais vous verrez en entrant dans ce manuel : on devient historien en lisant des historiens, et en comprenant qu'eux-mêmes, aussi grands soient-ils, se heurtent aux mêmes problèmes que ceux qu'un débutant rencontre immédiatement sur son chemin. Aussi n'y a-t-il nulle vanité à se donner des guides illustres, puisque l'histoire consiste à la fois à apprendre à profaner des grandeurs et à restaurer notre capacité d'admirer.

Les études historiques sont une vieille chose vous dis-je, c'est comme si l'on n'avait pas bougé d'un pouce : on travaille avec Seignobos, on rêve avec Michelet. Je vous laisse, vous avez du travail. Je vous laisse avec de plus jeunes que moi, qui vous expliqueront, mieux que moi, les règles du métier. Mais au seuil de ce manuel d'initiation aux études historiques, et alors que je viens de suggérer *mezza voce* la manière dont, subrepticement, un peu de séduction, un peu d'affection, un peu d'amitié peuvent s'inviter dans l'affaire, comment rêver meilleur guide que Jules Michelet ? « C'est un fait incontestable qu'il a été un merveilleux entraîneur d'esprits, si l'on veut un incomparable initiateur aux études historiques. » Nous y sommes, et c'est encore Lucien Febvre qui parle. Il parle donc d'une amitié à distance, d'une transmission, d'un enthousiasme – et voici pourquoi il me semble judicieux de lui laisser dire ces derniers mots que j'aime tant, espérant qu'ils vous accompagneront longtemps : « Même s'il en a trahi (et il en a trahi) les règles austères, les observations fondamentales et les lois les mieux assurées, Michelet a bien mérité de l'Histoire parce qu'il l'a fait aimer. Par son exemple, par son prestige, par sa conviction passionnée, il a attiré aux études historiques ceux-là mêmes qui, plus tard, ont pu grâce à lui critiquer son œuvre et la rendre caduque : mais ils lui ont dû l'étincelle de vie. Et cet homme qui a défini l'enseignement "une amitié" a fait aimer l'Histoire en se faisant aimer[9]. »

Patrick Boucheron
Mai 2020

NOTES

1. Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète* (1929), trad. Bernard Grasset et Rainer Biemel, Paris, Grasset, 1937, p. 25.
2. *Ibid.*, p. 109.
3. *Ibid.*, p. 110.
4. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique,* Paris, Seuil, 1954, p. 29.
5. *Ibid*., p. 30.
6. *Ibid.*, p. 32.
7. *Ibid.*, p. 128.
8. Lucien Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines » (leçon inaugurale de la chaire d'histoire moderne de l'université de Strasbourg, le 4 décembre 1919), *Revue de synthèse historique*, t. 30, 88 | février-juin 1920, p. 1-15.
9. Lucien Febvre, « Michelet, Jules (1798-1874) », version originale (et inédite) d'un article publié en anglais dans une version réduite et remaniée (Edwin R. Seligman [ed.], *Encyclopaedia of Social Science,* X, 1933, p. 405-406). Ce texte conservé dans le fonds Lucien Febvre des Archives nationales (AN/EHESS FLF, 13/8) a été retrouvé et publié par Yann Potin en introduction de l'édition critique du cours au Collège de France que Lucien Febvre consacra à Jules Michelet en 1943-1944 (Lucien Febvre, *Michelet, créateur de l'histoire de France. Cours au Collège de France, 1943-1944,* édition établie par Brigitte Mazon et Yann Potin, Paris, Vuibert, 2014, p. 27-29).